

CONSIDÉRATIONS SUR LA LITURGIE CATHOLIQUE.

Premier article.

Parmi les diverses branches de la science ecclésiastique, l'une des plus importantes, l'une des plus intéressantes est, sans contredit, l'étude de la Liturgie.

Les considérations générales qui se présentent tout d'abord démontrent l'importance de cette matière. La liturgie est le langage de l'Eglise, l'expression de sa foi, de ses vœux, de ses hommages à Dieu; donc premièrement l'antiquité doit être un de ses caractères essentiels. Toute liturgie que nous aurions vu commencer, qui n'eût point été celle de nos pères, ne saurait donc mériter ce nom. Un peuple n'est point arrivé jusqu'au dix-huitième siècle de son existence sans avoir un langage suffisant à sa pensée, surtout quand ce peuple est nécessairement immuable.

Dès l'origine de l'Eglise chrétienne, un des premiers soins de ses fondateurs dût être, et fut en effet de déterminer les rites sacrés, les cérémonies extérieures, les prières du culte, enfin la liturgie. Les plus anciens monuments supposent l'existence d'un ordre complet dans toutes ces matières, et cependant aucun ne nous en assigne clairement l'origine précise. Tout se perd dans la nuit des temps, de ces temps, où, pleins encore des entretiens de l'Homme-Dieu, ses premiers disciples s'occupaient à réaliser ses idées divines.

Lorsque l'Eglise sortit des catacombes, elle en sortit avec sa liturgie telle que le secret des mystères, et la durée successive des persécutions lui avait permis de la développer. Mais bientôt, sous la protection de Césars, le christianisme élevant de toutes parts ses augustes basiliques, l'ensemble complet des rites sacrés comprimés jusqu'alors vint étonner les regards du paganisme vaincu et ajouter encore au triomphe de la vérité.

Dans l'Orient, on vit ces grands évêques, lumières de l'Eglise, consacrer leur piété, leur génie et leurs veilles à d'importants travaux sur la liturgie. Leurs noms augustes y demeurèrent attachés. L'héritage des siècles recueilli par des mains discrètes et fidèles fut encore enrichi. Ainsi se forma, dès le cinquième siècle, ce magnifique recueil de prières dans lequel l'onction le dispute à la majesté. L'Eglise grecque garde encore soigneusement cette précieuse succession; et ces accents, si touchants et si nobles, que, le jour et la nuit, des bouches schismatiques font monter vers le Ciel, retentissent, aux jours de l'unité, dans les temples de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie. Arméniens, Coptes, Maronites, Ethiopiens, tous gardent comme un trésor inaliénable les paroles sacrées que leurs pères dans la foi consacrèrent au culte de l'Eternel. Leurs longs offices sont toujours les mêmes; quand la vraie foi s'est enfuie loin de ces contrées, ils sont restés comme pour attester son passage. Tirons du moins une utile leçon de ce respect héréditaire des Eglises de l'Orient pour l'antique liturgie, et reconnaissons-y une preuve de ce sentiment du christianisme qui ne s'éteint jamais tout-à-fait, sentiment d'éloignement pour toute innovation, tant que l'erreur, qui n'est elle-même qu'une innovation, croit pouvoir s'en passer.

Rome, siège inébranlable de la foi, ne donna pas de moindres preuves de son zèle pour le culte divin. Dès le quatrième siècle, le pape saint Damase et ses prédécesseurs avaient réuni les chants, les offices sacrés conservés par l'antique tradition romaine. C'était les paroles des anciens Pontifes, scellées de leur sang, empreintes de leur piété, consacrées par tout le poids de leur autorité suprême. Cette Eglise heureuse sur les fondemens de laquelle, suivant l'expression de Tertullien, Pierre et Paul avaient répandu leur doctrine avec leur sang, cette Eglise première n'eut qu'à consulter ses glorieux souvenirs pour former un corps complet de liturgie, et les temples bâtis par Constantin virent commencer dans leur enceinte, pour ne plus les voir interrompus, les solennités de cette année néanmoins si poétiques de Rome païenne. L'Eglise émancipée aux dépens de son propre sang, eut enfin une langue digne d'elle, langue divine, qui pouvait s'enrichir par le cours des siècles, mais qui ne pouvait plus rien perdre. Ainsi tout eut son expression, les confessions de sa foi, les soupirs de son espérance, les ardeurs de son amour, les gloires de ses triomphes, les besoins de ses enfans, les gémissemens de ses pécheurs. L'Eglise parle pour les siècles; pour elle, point de vicissitudes: sa voix est toujours la même. Dès son premier jour, elle sut tout dire à son divin Epoux.

O vous qui aimez à étudier l'antiquité chrétienne, qui êtes sensibles à ses admirables souvenirs, vous qui sentez que cette religion seule est véritable et divine qui est en possession du passé, lisez, goûtez les restes de cette antiquité

parvenue jusqu'à nous, dans les trésors vénérables de la liturgie romaine! Les plus grands Papes y ont mis successivement la main. Après saint Damase, saint Gélase, et plus tard saint Grégoire-le-Grand, en disposèrent les diverses parties. Au onzième siècle, un pontife auquel aucun genre de gloire n'a manqué, un des plus grands hommes de l'Eglise, saint Grégoire VII, consacra ses glorieux loisirs à des travaux du même genre et sut maintenir dans sa pureté primitive ce dépôt sacré que l'ignorance et la barbarie auraient altéré sans sa vigilance. Plus tard, cédant au vœu du concile de Trente, saint Pie V. ordonna une révision du Missel et du Breviaire romains qui furent encore une fois rapprochés des sources de l'antiquité et fixés à la forme où nous les avons maintenant.

Et quand bien même nous n'aurions pas pour l'attester l'histoire et les monuments; quand bien même le Sacramentaire, l'Anaphonaire, le livre responsorial de saint Grégoire, ne seraient pas parvenus jusqu'à nous, conformes en toutes choses à notre liturgie actuelle qui n'en est que l'abrégé, pourrait-il nous rester des doutes sur la haute antiquité des offices romains à l'aspect de ces répons, de ces antennes entièrement composés des paroles de l'ancienne Vulgate dont la religieuse et apostolique simplicité est bien antérieure au siècle de saint Jérôme? et cette division des psaumes tracée par ce saint docteur, sur la demande du pape Damase; d'après les usages antiques et qui nous rappelle les veilles des premiers chrétiens; et cette simplicité des offices, si éloignée de cette confusion de *propres*; ce style mystérieux, inimitable et profond des collectes et d'autres formules déprécatives; ces hymnes composés par un grand évêque, dans la basilique ambrosienne, pour occuper saintement un peuple fidèle assiégé par une princesse furieuse; ces hymnes des Prudence, des Sédulius, des Grégoire, des Hilaire, qui cachent sous leur simplicité apparente une onction intarissable pour les cœurs chrétiens; les rites mystérieux de la grande semaine, les impropres du vendredi-saint, les solennités de la nuit de Pâques conservées intactes de mutilations et retraçant d'une manière si touchante le jour où l'heureux catéchumène voyait enfin s'abaisser devant lui les barrières du sanctuaire; les livres de l'Ecriture distribués suivant l'ordre qu'observaient les saints docteurs dans leurs homélies, et rappelant par cette division la magnifique série des chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne: on ne tarirait pas si l'on voulait retracer tous les avantages de la liturgie romaine sous le seul rapport de l'antiquité.

Parlerai-je des chants sublimes qui nous sont parvenus avec ces admirables prières? J'en pourrais citer ici le témoignage des musiciens français et étrangers les plus célèbres, qui ont exalté à l'envi cette mélodie si douce et religieuse qui, sans le secours de la mesure, produit des émotions graves et si profondes. Eh! qui n'a tressailli mille fois aux accents de cette musique grave qui malgré son caractère sévère s'anime du feu des passions, et jette l'âme agrandie dans une rêverie religieuse mille fois plus enivrante que la voix imposante des grandes eaux dont parle l'Ecriture? Qui n'a goûté le charme du tant de morceaux sublimes, ou originaux, empreints du génie des siècles qui ne sont plus et n'ont pas laissé d'autres traces? Qui n'a frémi au simple plain-chant de l'office des morts où le tendre et le terrible sont si admirablement mêlés? Quel chrétien a jamais pu écouter le chant paschal de l'*Hæc dies* sans éprouver un sentiment vague de l'infini, comme si Jéhova lui-même faisait retentir sa voix majestueuse? Et qui jamais a entendu, aux solennités de l'Assomption et de la Toussaint, un peuple entier faire résonner les voûtes sacrées des accents inspirés du *Gaudeamus*, sans se trouver reporté, à travers les âges, à l'époque où les échos de Rome souterraine retentissaient de ce chant triomphal, alors que l'empire achevait péniblement sa course, l'Eglise commençait ses destinées éternelles.

La liturgie romaine possède donc la première qualité de toute liturgie, l'antiquité. Née pour ainsi dire avec l'Eglise, elle est destinée à lui servir de langage ici-bas, jusqu'au jour où, tous les voiles étant tombés, les cantiques de la terre seront remplacés par l'*Alleluia* éternel qui doit célébrer à jamais l'union de l'Epouse et de l'Epoux.

BULLETIN.

L'Hon. D. B. Viger. — Exilés. — Arrivés de l'Acadia: Procès d'O'Connell. — Annexion du Texas aux Etats-Unis. — Bruit de guerre entre l'Angleterre et le Mexique.

L'abondance des matières, la nouveauté du sujet et surtout l'impossibilité de pouvoir prononcer un jugement équitable sans avoir entendu les raisons